Anglais, Français, Espagnol

M. de Madariage, Espagnol de naissance, élève de notre Ecole polytechnique, puis professeur à l'Université d'Oxford, a essayé de dégager la caractéristique générale des trois peuples dont les noms sont inscrits en tête de son livre (1). Doué d'un esprit vif, pénétrant et observateur, il en a surveillé de près, pendant des séjours prolongés dans leurs pays respectifs, les mœurs et les tempéraments. Il en a vu parler et agir les types les plus représentatifs, à la fameuse Société des nations où longtemps il dirigea la section du désarmement. Là, il put tout à son aise comparer entre eux les hommes, leurs manières d'être, de raisonner, de s'exprimer, de procéder, alors que se débattaient les problèmes les plus ardus nés de la guerre mondiale et de l'application du traité de Versailles. Spectacle suggestif par excellence pour un psychologue et un généralisateur qui, formé aux méthodes scientifiques, s'applique d'abord à étudier les phénomènes pour les ramener à leur cause première et qui, cette cause une fois découverte, déduit toutes les conclusions qu'elle comporte, de même que le géomètre tire de son théorème les applications qu'il révèle dans ses flancs.

M. de Madariage résume sa synthèse dans une triple formule brève. L'Anglais est un homme d'action. Le Français un homme de pensée. L'Espagnol un homme de passion. Entre ces trois nations, l'unité due à l'ensemble d'idées générales commun à toute la civilisation européenne n'est qu'apparente et trompeuse : à fleur de peau transparaissent des forces subconscientes qui les différencient du tout au tout.

L'Anglais est un empiriste par essence. Dans sa vie publique et privée, il flotte au gré des faits et des événements. Prévoir, pressentir, ordonner le présent en vue de l'avenir, embrasser de vastes horizons et s'avancer vers eux avec un plan nettement établi, est un état d'âme auquel il est totalement étranger. Il vit au jour le jour. Il n'a de consistance que par son ferme attachement à la collectivité nationale. Il n'a qu'un souci : celui de se tenir en équilibre constant avec l'opinion générale, comme un joueur adapté à son équipe dont il partage tous les ébats. Il se soucie de la théorie et de la logique comme un poisson d'une pomme. Il est utilitaire en diable, c'est-à-dire qu'il exige des actes de la vie un rendement positif.

Tout autre est le Français, que le self-control et le pragmatisme laissent indifférent, car avant tout il sacrifie sur l'autel de la raison. Comprendre les questions, et dans ce dessein les diviser, les scrier, les définir, les envisager sous leurs multiples faces, limiter le champ de la vision pour mieux l'embrasser, et ne passer à d'autres problèmes que par un enchaînement rigoureux de considérations, édifier enfin un système cohérent dont toutes les parties s'emboîtent et s'enchaînent : telle est la méthode française, jeu perpétuel de l'intelligence toujours en éveil, qui attache moins d'importance à l'action et à ses conséquences qu'au processus logique qui les prépare. En tout état de cause il cherche l'ordre, le droit, car l'ordre et le droit sont la projection de l'intelligence sur le monde.

L'Espagnol, lui, est un être spontané, qui agit au gré de ses instincts, de ses goûts, de ses passions. Entre lui et les choses, il ne dresse pas la barrière du self-control façon anglaise, ni la haute muraille de l'intelligence façon française. Voilà pourquoi il abonde en tendances contradictoires, comme la nature lorsqu'elle est livrée à ses propres forces. « Il est dur et humain, il est résigné et rebelle, il est énergique et indolent ». Toutes les notes de la gamme humaine résonnent en lui. Il fut longtemps un combatif : il le sera demain, s'il en est besoin, chaque fois que l'exigera *el honor*, formule plus vaste que le *fair-play* et l'*honneur* de notre XVIIIe siècle.

Lorsqu'il a étayé sa théorie sur cette base — et il le fait avec beaucoup d'esprit et d'agrément — M. de Madariage l'applique à la structure sociale, politique, religieuse familiale, à l'évolution historique, au langage, aux belles-lettres et aux beaux-arts des trois peuples en question. Il va de soi que ses conclusions n'ont et ne peuvent avoir que la solidité du principe d'où elles découlent — solidité toute relative bien entendu, et qui sera battue en brèche par les réserves de toute sorte qu'appelle le système. Comme nous le disions récemment à propos du livre de M. Cazamiars, essayer d'emprisonner dans une formule abstraite la richesse d'un être vivant est une tentative vouée d'avance à l'insuccès.

Mais ici l'auteur est si exempt de pédantisme, il se dégage de sa figure d'écrivain un si fin sourire, que nous refusons à aligner nos critiques et que nous nous laissons aller au fil de l'eau — comme l'Anglais — même quand affleure le paradoxe ou lorsqu'apparaît le bout de l'oreille de la contre-vérité.

L...

(1) Editions de la Nouvelle Revue Française (15 francs).

ILS VOULAIENT QU'ON LEUR LIVRE L'ASSASSIN DE LEUR PERE

Indianapolis, 29 décembre. — Les quatre frères Gibson se sont présentés à la prison de Salem et ont demandé qu'on leur remît un certain Spurlock, assassin de leur père. Devant le refus du shériff, ils ouvrirent un feu nourri, faisant trois victimes. L'un des Gibson est arrêté.

Nicolas II et la tsarine sont morts victimes de leur fidélité aux Alliés

La France doit rendre les derniers devoirs à leurs reliques

Nous avons reproduit il y a quelques jours les révélations de notre confrère, M. X. de Hauteclocque, dans le PETIT JOURNAL, *sur le sort des restes de la malheureuse famille impériale de Russie.*

Notre confrère a poursuivi son enquête. Dans un autre article, il a pu prouver, de façon émouvante, que Nicolas II et la Tsarine, si calomniés, sont restés inébranlablement fidèles à notre alliance et qu'ils ont fait le sacrifice de leur vie et de la vie de leurs enfants pour garder la foi jurée.

Voici ce qu'écrit M. de Hauteclocque :

Il semble hors de doute que le Tsar, avant d'être égorgé à Ekaterinenbourg, et quand il était encore détenu à Tobolsk a été soumis à un monstrueux chantage. On comprendra que je m'étende fort peu là-dessus ; nous sommes encore tellement près de ces crimes qu'on ne peut les exposer sans être soupçonné de partialité, et puis le seul homme qui pourrait montrer le dessous de ces cartes sanglantes s'appelle le colonel Bauer, ancien chef des services de renseignements allemands. Il n'a jamais fait de révélation.

Le 22 avril 1918, Vassili Vassilievitch Yakovlev, « commissaire secret » envoyé par Moscou, arriva à Tobolsk, où le Tsar était détenu. Quelques hommes choisis l'accompagnaient.

Que voulait-il obtenir ? On ne le saura jamais avec certitude. Il s'entretient avec le Tsar et la Tsarine. A l'issue de cette conversation, l'empereur déclare (témoignage Gilliard) :

— Ils veulent que je signe le traité (celui de Brest-Litovsk)... Je me ferais plutôt couper la main.

Et la Tsarine prononce peu après ces paroles effrayantes et superbes quand on songe que cette femme ne jouait pas seulement sa tête altière, mais la vie de ses cinq enfants adorés.

— On veut amener l'empereur à signer quelque ignominie sous la menace d'un danger pour les siens. On veut lui faire signer la paix à Moscou. Les Allemands l'exigent! JAMAIS.

Et puis, elle dissuade son mari d'accéder à la proposition. Pourtant Yakovlev n'est pas encore sûr qu'il a échoué. Le 26 avril, il emmène ses captifs vers l'Ouest. Où ? A Moscou, dit-il. En Finlande, peut-être, en Allemagne pourrait-on croire aujourd'hui. Le train stoppe à Ekaterinenbourg. Nuée de gardes-rouges sur le quai. Coup de théâtre. Yakovlev, le « Commissaire secret » du terrible aéropage de Moscou, Yakovlev, l'homme du comte Mirbach, ambassadeur d'Allemagne, et aussi du fidéi-commis de Guillaume II, Yakovlev est arrêté par ordre du soviet local d'Ekaterinenbourg. Son escorte de soi-disant « tchékistes » amenée de Moscou est jetée au fond d'une cave. On emmène le Tsar dans cette lugubre «maison à destination spéciale», où les siens vont le retrouver, où ils vont mourir ensemble.

Le secret de cette énigme troublante : l'Allemagne, qui aurait peut-être voulu sauver le Tsar pour en faire, sinon un allié, du moins un otage, a-t-elle été dénoncée par le Gouvernement des Soviets ? Le « Commissaire secret » Yakovlev s'est-il prêté à une comédie ? Une seule chose est certaine, Nicolas II nous est resté fidèle, jusque sous le canon du pistolet Nagan de Yourovsky. **A la foi qu'il nous avait jurée, il a sacrifié sa vie — peu de chose pour l'homme brave qu'il était — mais aussi celle d'une femme et de cinq enfants tendrement aimés ».**

Et dans une pensée qui sera approuvée chez nous par tous les gens de cœur, notre confrère demande que la France chevaleresque rende à ce souverain et aux siens, amis jusqu'à la mort, et dont les reliques sont sur notre sol « ces derniers devoirs que le plus pauvre homme de chez nous obtient. »

Le boxeur Dujardin meurt des suites d'un knock-out

Au cours de la soirée de boxe organisée aux Ambassadeurs pour les championnats du Nord amateurs, le boxeur Léon Fontaine, de Caudry, mit knock-out son adversaire, Roland Dujardin, né le 21 juin 1908, à Roubaix et demeurant rue d'Iéna à Lille.

En tombant dans les cordes, le boxeur s'était fait mal à la tête, mais il s'était relevé par ses propres moyens et avait pu regagner sa loge. Quelques instants après, il avait été pris d'une nouvelle défaillance et s'était blessé plus grièvement à la tête. Le docteur Penant, qui lui avait donné ses soins, l'avait fait transporter à l'hôpital de la Charité, où on avait diagnostiqué une fracture du crâne.

Malgré les soins qui lui furent prodigués, Dujardin est mort un quart d'heure après son arrivée à l'hôpital.

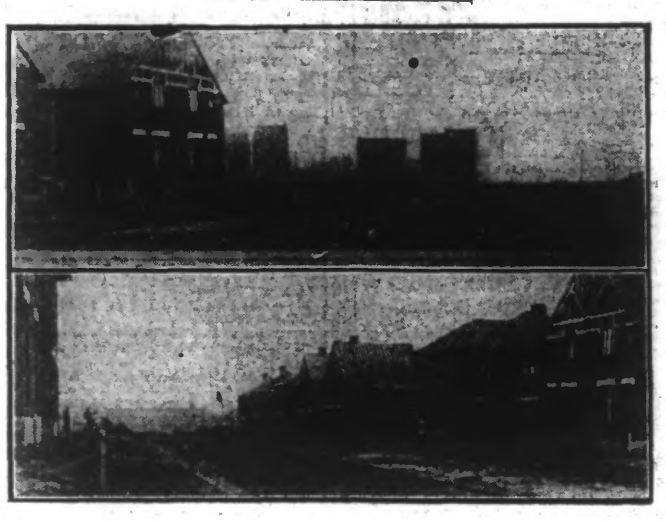
M. Baumelou, commissaire de permanence, a interrogé l'adversaire du boxeur, ses soigneurs et les témoins de la rencontre.

Le Parquet a été avisé.

— Le feu a complètement détruit le Capitole (Hôtel de Ville) de Bismarck, capitale du Dakota du Nord. Des rapports officiels de tous les départements d'Etat sont perdus et les dommages matériels sont considérables.

L'extension de Wattrelos

Un projet de construction d'un boulevard circulaire est à l'étude



En haut: L'EXTRÉMITÉ DE LA RUE DE LA PLUME. — *En bas:* L'AVENUE HENRI-CARETTE, TRONÇON DU BOULEVARD PROJETÉ (Photo J. de Rz.)

Le plan d'embellissement et d'aménagement de la commune de Wattrelos comporte de grands projets dont la réalisation fera de la ville une cité moderne desservie par un réseau routier de premier ordre.

Wattrelos-ville a des exigences que n'avait pas Wattrelos-village. Les nombreuses habitations qui couvrent son sol et qui abritent une population déjà dense, nécessitent la création de nouvelles routes ou l'aménagement des voies actuelles.

L'utilité du projet

Parmi les projets, nous en avons remarqué un qui mériterait toute l'attention, tant par son utilité que par ses respectables proportions. La construction d'un boulevard circulaire à Wattrelos est une idée dont tous les habitants — malgré sa réalisation encore lointaine et sujette peut-être à quelques modifications — ne peuvent se désintéresser. Sur ce projet-maître viendront se greffer d'autres projets moins importants qui concerneront plutôt les quartiers.

Ce projet serait destiné, en premier lieu, à relier le boulevard Industriel de Roubaix avec celui de Tourcoing, par une large ceinture, en évitant la traversée des villes toujours si encombrées.

Il rendrait beaucoup plus facile aux voitures l'accès des quartiers éloignés de la commune, en simplifiant les moyens de communication.

Ne serait-il pas aussi un facteur d'intensification du commerce à Wattrelos ?

Le projet

Maintenant, donnons à nos lecteurs une idée de ce que serait cette grande artère. Elle aurait la forme d'une ligne courbe, partant du boulevard des Couteaux au hameau de Sainte-Marguerite (près de la petite passerelle).

Le boulevard des Couteaux forme la limite des territoires de Roubaix et de Wattrelos. Il va du pont des Couteaux (canal) à la rue de l'Union, située sur les territoires de Tourcoing et de Wattrelos. C'est dans cette artère, à proximité de l'Espierre, que s'ouvrirait le grand boulevard projeté. Il traverserait la ligne de chemin de fer de Tourcoing à Lille (par Ascq) et aussi la rue du Sapin-Vert, après avoir passé derrière la ferme Masure, pour venir au Petit-Tournay et aboutir à la nouvelle place des Ballons, actuellement en formation. De la place des Ballons, le boulevard se rapprocherait assez du centre de la commune. Laissant la gare sur sa droite, il traverserait les prés et parviendrait à la rue Jean-Jaurès, parallèlement à la rue de Mouscron et à une centaine de mètres de celle-ci.

Mais, ayant traversé la rue Jean-Jaurès, où pourra-t-on, au milieu des habitations construites par le *Toit Roubaisien*, diriger le nouveau boulevard ?... En cet endroit, au contraire, la besogne sera de beaucoup simplifiée puisqu'un tronçon de cette artère existe déjà. N'en avons-nous pas parlé, il y a quelque temps, quand, passant en revue les travaux de modernisation entrepris dans les quartiers de Saint-Liévin, de l'Abattoir et du Bas-Chemin, nous avons dit l'utilité de l'avenue Henri-Carrette, reliant la rue de la Plume à la rue des Poilus ?

De cette dernière rue, le boulevard se dirigerait vers le cimetière, en laissant sur sa droite les établissements hospitaliers et sur sa gauche la nécropole. Il traverserait la rue de Leers et arriverait à son terme, à la passerelle de Sainte-Marguerite.

Près du cimetière, le boulevard prendrait deux directions : la première cerait celle que nous venons d'indiquer ; un autre embranchement se dirigerait vers le hameau du Paradis, traverserait la rue Racine, continuerait vers la Martelotte pour s'arrêter à la chapelle du Plouys.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est un grand projet qui n'attend plus que l'autorisation du service des Ponts et Chaussées.

Un vol d'un demi-million près de Senlis

Senlis, 29 décembre. — A Vineuil-Saint-Firmin, un cambriolage a été commis hier dans la matinée dans un immeuble habité par M. Maynou et sa famille.

Chaque dimanche la famille Maynou se rend à la messe à Chantilly et hier ayant reçu une invitation à déjeûner, elle n'est rentrée chez elle qu'à 19 h. Le verrou de la porte donnant sur la rue était en place, mais un carreau de la porte du vestibule était cassé.

Au premier étage, trois chambres avaient été fouillées; 420.000 fr. de titres nominatifs, 20.000 fr. de bijoux et environ 20.000 fr. de billets de banque et monnaie, le tout appartenant à Mme veuve Maynou, 77 ans, mère de M. Maynou, avaient disparu.

La gendarmerie de Senlis et la police mobile ont ouvert une enquête.

LA CLOTURE DES COURS TEMPORAIRES DE LA BRASSERIE

Le Syndicat de la Brasserie de la région du Nord a inauguré dernièrement, à Lille, des cours temporaires de perfectionnement pour les ouvriers et employés de brasserie. Ces cours avaient lieu dans l'une des salles de la Faculté, grâce à l'obligeance de M. Maige, doyen de la Faculté des Sciences. Ils ont réuni 35 élèves: brasseurs, fils de brasseurs, contremaîtres, employés et ouvriers.

Lundi matin avait lieu à la Faculté des Sciences la clôture de ces cours de perfectionnement. Tous les élèves étaient présents et ont été interrogés sur l'enseignement qui avait été donné par MM. Outters et Riss, président de la Section du Nord, ainsi que par M. Rouelle. Cet examen a laissé la meilleure impression et il n'est pas douteux que chaque élève a tiré de ces quelques mois de scolarité le maximum de profits.

Un déjeuner les a ensuite réunis sous la présidence de M. Emile Doutremepuich. Des discours furent prononcés par MM. Doutremepuich, Maige, Outters et un élève, M. Persyn.

Deux aéronautes lillois MM. de Bruycker et Grambarbe après un raid de 700 km. atterrissent en Tchécoslovaquie

Les deux pilotes de sphériques MM. Maurice De Bruycker et Grambarbe, de l'Association Aéronautique du Nord de la France, sont partis de Bully-Grenay samedi, à 23 h. 30, dans le ballon de 1.200 mc., *Petit-Quinquin*, à la conquête des coupes en compétition à l'Aéro-Club de France : Coupes Georges Juschmes, Mélchior et Coupe Maison pour la distance, et la Coupe Mallet pour la totalisation des voyages.

Un télégramme parvenu à M. Charles Crombez, président, annonce leur atterrissage à Elsch, en Tchécoslovaquie, à sept cents kilomètres de leur point de départ.

Les aéronautes parisiens MM. Boitard et Barreau, le premier ayant été concurrent de la Coupe Gordon-Bennett, sont partis pour les mêmes compétitions dimanche, à 13 h. 05, du parc aérostatique de Saint-Cloud.

Aucune nouvelle n'est parvenue encore de leur équipage.

Espérons que les aéronautes lillois seront récompensés de leur bel effort et que la première place leur sera acquise.

— Quatre bandits ont fait irruption dans une succursale de la Olney Bank and Trust C^e, à Philadelphie et, sous la menace du revolver, ont réduit à l'impuissance employés et directeurs. Ils se sont emparés d'une somme de 625.000 francs.

Trois Polonais sont frappés à coups de couteau à Valenciennes par un dangereux individu

Dimanche dans la soirée, un individu, Fernand Goulon, âgé de 39 ans, originaire de Hane, sorti le matin même de la maison d'arrêt de Valenciennes, portait des coups de couteau à trois Polonais qu'il rencontrait dans une rue de la ville. L'un d'eux, Mieczyslas Jarcekl, est dans un état grave.

Celui-ci a raconté que, se trouvant, vers 19 h., rue des Canonniers avec deux compatriotes, Jean Masiurak, 37 ans, et Joseph Chucro, 33 ans, vit sortir deux individus de la maison portant le n° 6.

Sans provocation de sa part l'un d'eux, qui s'était approché, lui porta un coup de couteau au ventre. Ses compatriotes furent également frappés, l'un et l'autre à la cuisse gauche.

Malgré ses souffrances Mieczyslas se mit à la poursuite de son agresseur, accompagné dans sa course par Janecki. Il arriva ainsi jusqu'à la Place d'Armes où il désigna Goulon à l'agent de service. Aussitôt appréhendé, Goulon fut conduit au commissariat où il fut interrogé.

Navigateur de profession, il a déjà encouru plusieurs condamnations, la dernière par le Tribunal correctionnel de Valenciennes pour vagabondage. Lorsqu'il sortit le matin de la maison d'arrêt, où il toucha huit mille francs provenant d'un héritage, il aurait fait la rencontre sur la Place d'Armes d'un individu qu'il ne connaît pas. Il se serait rendu à Anzin, puis à la gare de Valenciennes où il prit un billet de chemin de fer pour Dunkerque. Après diverses stations dans plusieurs cafés, il se retrouva sur la Place d'Armes où on l'arrêta.

Il nia être l'auteur des coups de couteau mais on en retrouva un, dans une de ses poches, taché de sang, dont il ne put indiquer la provenance; de plus ses victimes le reconnurent formellement. Goulon a été déféré au Parquet qui le fit écrouer. Les trois Polonais ont été conduits à l'Hôtel-Dieu.

Chronique Locale

ROUBAIX

Aujourd'hui, mardi 30 décembre :

Aujourd'hui, saint Sabin.

Soleil: Lever à 7 h. 16; coucher, à 16 h. 01.

Lune: Premier quartier du 29; pleine le 4.

Bulletin météorologique pour la journée du 30 (région Nord): Temps médiocre, ciel alternativement très nuageux avec éclaircies et averses, ou couvert avec pluies intermittentes; vent de secteur Ouest; baisse diurne de température; minimum en baisse de 2°.

Secrétariat des Familles, 17, rue des Champs: de 9 à 16 h.

Caisse d'Epargne: Caisse fermée.

Consultation de nourrissons du Comité Roubaisien de protection de l'Enfance: de 10 à 11 h., à la Crèche de la rue Marie-Buisine; de 16 à 17 h., au local de la Goutte de Lait, 31, boulevard Gambetta.

Dispensaire Pierre-de-Roubaix, 90, rue des Longues-Haies: à 14 h., consultation pour adultes.

Dispensaire d'hygiène sociale du Fontenoy, 43, rue de Cassel: à 14 h., consultation pour adultes.

Le commandant Julien Flipo est nommé chef d'état-major de la mission militaire française en Tchécoslovaquie

Nous enregistrons avec plaisir la désignation au poste de chef d'état-major de la

M. LE CHEF D'ESCADRON J. FLIPO

mission militaire française en Tchéco-Slovaquie du chef d'escadrons Julien Flipo.

Né à Roubaix le 18 avril 1887 au cœur du quartier de l'Epeule, cet officier supérieur n'est donc pas un inconnu pour nous.

Titulaire de la Légion d'honneur et de quatre belles citations pour sa conduite pendant la grande guerre, le chef d'escadrons Flipo a depuis 1919 comme chef de Cabinet du général Pellé, puis comme professeur de tactique à l'Ecole de guerre tchéco-slovaque séjourné près de six années à Prague. Rentré dans son arme, il a depuis 1925, à la tête de deux escadrons de Légion étrangère, planté sa tente en Syrie sur les bords de l'Euphrate, dans les confins algéro-marocains sur la Hammade du Guir où en 1929 une nouvelle citation a récompensé le chef et sa troupe lors de l'occupation de l'oasis de Tarda.

Brévété d'état-major, il avait été appelé par le général commandant les troupes du Maroc à la tête du 1er bureau de l'état-major à Rabat, poste qu'il occupe actuellement.

De vieille famille roubaisienne, le chef d'escadrons Flipo est petit-fils de Mme veuve Amand Flipo-Leconte, neveu de M. et Mme Amand Flipo-Valentin de Tourcoing, de M. et Mme E. de Marsilly-Flipo de Roubaix, frère de l'archéologue, bibliothécaire de l'Institut de France, grand mutilé.

Il est à Rabat un des membres actifs de l'important groupement des Enfants du Nord.

Nous présentons au commandant Flipo nos sincères félicitations.

HALLE FLIPO. — Le kilog beurre, 19; Café 14; Hollande, 9; Gruyère, 13; Margarine, 9.20; Biscuits, cent sortes. Prix très avantageux. 982

BIJOUTERIE DELAPLACE, 17, G^de-Rue, Rx — Bijou or, Fix. Fantaisie. Montres. 26649

Le monument à J.-J. Weerts

Les études de l'œuvre seront terminées fin janvier par le maître A. Descatoires

Réuni lundi à l'Ecole nationale supérieure des arts et industries textiles de Roubaix, sous la présidence de M. Louis Toulemonde, le Comité du monument au grand artiste J.-J. Werts qui honora Roubaix, a d'abord nommé à l'unanimité, sur la proposition de M. le président et de M. Florquin, M. Joannès Chaleyé comme vice-président, en remplacement du regretté M. Victor Champier et a admis M. Charlier, inspecteur primaire en remplacement de M. Dorenlot.

Le compte rendu de la séance précédente ayant été approuvé, M. Maurice Dubrulle a rendu compte du choix de l'emplacement qu'occupera le monument dans le Parc Barbieux. Après échanges de vues, où on envisage l'exécution de marches de pierres destinées à relier le monument à l'avenue Le Nôtre et à lui assurer une présentation heureuse.

L'examen des dessins de l'architecte montre l'utilité de ces marches pour l'esthétique du monument.

M. Florquin a entretenu le Comité d'une visite qu'il a faite à l'atelier du Maître Descatoires et a donné des indications sur l'état actuel des travaux. Il a donné en outre l'espoir que le statuaire aura terminé les études en demi-grandeur de son œuvre, fin janvier.

Le Comité a décidé une visite pour cette date à l'atelier de M. Descatoires de ceux de ses membres qui pourraient se rendre à Paris.

TITRES AMORTISSABLES en 10 et 15 ans. Oblig. sexennales inaliénables. Paiem. compt. **BANQUE ESTIEVENART, 43, rue Arts, Lille.** 37470

RESTAURANT DELYS. — Réveillon Nouvel An : Soupe à l'oignon, Huîtres, Escargots, Choucroute garnie, Cotillon gratuit, Orchestre. 27257

BOUCAU, souliers pour soirée, 5, r. P.-Motte. 26798.

A LA TOISON D'OR, 33, rue Saint-George (Tél. 34.86). Avant inventaire 20 % de réduction sur tous les prix marqués. Robes et manteaux. Fourrures et pelleteries. 27

A L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'INSTITUT PROFESSIONNEL

L'assemblée générale des Anciens élèves l'Institut professionnel s'est tenue, dimanche, rue de la Paix. A 9 h., M. l'abbé Lemaire, directeur de l'Institut, célébra la messe solennelle à coûts de laquelle M. l'abbé Leplat, directeur de l'Association prononça l'allocution de circonstance.

Après la messe se tint la réunion. Le président, M. A. Nys passa en revue les divers événements de l'année et dans la discussion qui suivit son rapport furent précisées les initiatives à prendre en 1931. Le trésorier, M. G. Sixois-Lafiame établit ensuite la situation financière. La réunion se termina par la réélection partielle du bureau. M. A. Nys fut réélu, président; M. J. Chantraine, secrétaire; M. P. Trentesaux, délégué militaire et MM. Décourrières, Lepoutre et Rousseau, membres adjoints. Le bureau fut complété par l'élection de M. Vannesche comme trésorier et de MM. Durillier et Griset comme membres adjoints. A une heure fut servi le banquet. A la table d'honneur, entourant M. Nys, nous avons remarqué M. l'abbé Lemaire et les professeurs de l'Institut.

Durant le repas, M. l'abbé Leplat félicita les anciens de la fidélité qu'ils témoignent à leur groupement, formula le désir de voir s'augmenter encore sa vitalité et souhaita que tous les membres de l'Association soient dans les œuvres des membres de plus en plus actifs.

M. Alfred Nys excusa les anciens professeurs qui n'avaient pu assister à cette fête et présenta au directeur de l'Institut et à ses collaborateurs l'hommage de reconnaissance de ses camarades. Enfin, M. l'abbé Lemaire donna à tous les anciens de conseils pratiques.

La plus franche gaieté ne cessa de régner pendant le repas qu'animèrent monologues et chansonnettes. Des concours, dotés de prix, clôturèrent cette journée dont chacun conservera un excellent souvenir.

VOYEZ LES MAGASINS RUE DE LANNOY. ARTS DÉCORATIFS, fournitures pour travaux, étain, cuivre, cuir, tarso, pyrogravure, etc. Cours et leçons, 13, rue du Pays, Roubaix. — Dépôt de l'Artisan Pratique. 34092

BOUCAU chausse les pieds sensibles. 28434

Le feu dans une chambre

Dans la nuit de dimanche à lundi, une lampe veilleuse a communiqué le feu à du linge que Mlle Laisf, ménagère, demeurant rue des Longues-Haies, cour Vroman, 12, faisait sécher sur une corde dans sa chambre. Quand les pompiers arrivèrent les voisons avaient pu enrayer la progression du feu à l'aide de seaux d'eau. Quelques objets de lingerie ont été endommagés. Les dégâts s'élèvent à une centaine de francs.

LES BONS VINS... — **J. FOURLINNIE, 38, rue de Lannoy, ROUBAIX** (T. 29.02). 2624

FABRIQUE de BONNETERIE CASTELAIN, 134, rue Nationale, Tourcoing. — Vente directe avec 10 % de baisse. Le plus grand choix de la région. Succursale : **20 ter, G^de-Rue, Roubaix.** 0

---

bizarre du domestique lui apparut. Il pensa de nouveau

— Dévoué à qui ?... Est-ce un bourreau ou un serviteur apitoyé ?

Et se rappelant la carrure herculéenne de l'homme, Savitri frissonna.

— Pauvre Myette! Qui dira jamais quels traitements vous avez subis.

La veuve s'était arrêtée.

— Léonard doit être auprès de Myette. Il ne faut pas pénétrer dans la chambre de cette enfant sans être certain qu'il est là, car elle n'accepte pas d'autres services que les siens.

— Il faut donc chercher ce domestique.

— Je vais l'appeler.

Et d'un sifflet d'argent pendu à une chaînette dans son corsage, elle tira un long son aigu.

Une porte dissimulée sous une tenture s'ouvrit aussitôt.

— Nous venons voir Myette. Est-elle calme en ce moment ?

— Oui, elle s'amuse très doucement avec des chiffons qu'elle déchire.

— Une robe en lambeaux probablement.

— Hélas ! Toujours la même.

L'homme parlait à Mme Darteuil sans paraître remarquer la présence de M. Savitri. Pas une seule fois, depuis qu'il était là, son regard ne s'était détourné vers celui-ci.

— Eh bien, entrons, fit le visiteur que toutes ces précautions oratoires commençaient à agacer.

Le domestique ouvrant la porte, s'effaça pour laisser passer le nouveau venu.

Et Savitri entra dans la chambre de la démente.

Il s'arrêta aussitôt, presque frappé de stupeur.

Dans la pièce, un désordre inextricable régnait sur le plancher : des monceaux de chiffons, de papiers et de cartons, paraissant provenir de livres déchirés.

Dans un coin, un matelas... par terre, à même le plancher!... et dans un angle, un pauvre être accroupi : deux grands yeux caves, dans un visage blanc... si blanc sous l'abondante tignasse brune qui l'encadrait fantastiquement !

Etre de cauchemar, vêtu d'une blouse en lambeaux, — blouse étriquée aux épaules et si écourtée par le bas ! — être famélique dont les joues creuses, les bras maigres, les mains longues aux doigts décharnés semblaient accuser un jeûne perpétuel... être humain pourtant, car les grands yeux hallucinants rivés sur ceux de Savitri, paraissaient crier un appel au secours éperdu, c'était comme une plainte infinie, incapable de s'exprimer par des mots mais implorant tragiquement la pitié mieux que ne le feraient des paroles.

Et Savitri, horrifié, tendait le visage vers l'être fantastique qu'il ne s'attendait pas à voir tel.

— Myette, bégaya-t-il. Ce n'est pas possible... elle ! non ! ah ! ma petite Myette !

Un éclat de rire railleur troubla le tragique de la scène.

— Je vous avais prévenu, mon cher maître, disait Mme Darteuil. Vous doutiez, je crois!... Me croyez-vous maintenant ?

Savitri n'eut pas le temps de répondre.

A la voix de la femme, à son rire insultant, l'être accroupi s'était dressé : corps de quinze ans, arrêté dans son développement peut-être, par une trop grande misère; mais corps souple, nerveux, onduleux malgré la minceur exagérée.

Et, poings en avant, d'un bond, le petit être avait franchi l'espace le séparant de la châtelaine et lui saisissant les cheveux, se cramponnant à son corsage, essayait de griffer, de mordre, toute sa force tendue à faire souffrir, à déchirer, à réduire... à se venger sûrement.

Le rire de Mme Darteuil s'était changé en grimace horrifiée.

Elle poussait des cris aigus, hurlait, s'affolait; essayant en vain de se dégager, de fuir; n'arrivant pas même à secouer l'étreinte nerveuse qui la déchirait, l'égratignait sans merci, qui tenait à elle comme les griffes acérées d'un tigre sur sa proie.

Aux cris de Mme Darteuil, Léonard s'était précipité ainsi que Savitri.

Tous deux essayèrent de faire lâcher prise à la jeune fille, mais tandis que le visiteur mettait toute sa bonne volonté à cet effet, il lui parut que son compagnon, tout en faisant de grands gestes empressés et en couvrant l'assaillante d'invectives, n'apportait pas la même précipitation *utile* à défendre la femme attaquée.

Illusion, peut-être, encore ! mais lorsque ses grosses pattes velues effleurèrent les frêles poignets de l'enfant tragique, c'était à peine s'il osait les encercler, les arracher de leur proie palpitante.

Et Savitri levant les yeux vers Léonard, retrouva dans celui-ci le regard appuyé, profond, éloquent... d'une inexprimable volonté!

Un coin de voile se soulevait en la pensée du visiteur : ce n'était qu'une lueur, mais elle était intense.

— A laquelle des trois femmes, l'homme est-il dévoué ? s'était-il demandé quelques heures plus tôt.

A présent, Savitri pouvait se répondre à lui-même :

— Pas à Mme Darteuil, sûrement !

Et cette certitude lui fut douce et éloigna un peu de lui l'atroce sensation d'horreur qu'il éprouvait depuis son entrée dans cette chambre repoussante.

Ils avaient enfin dégagé la châtelaine et rejeté l'enfant à l'autre extrémité de la pièce, sur son grabat où elle tomba toute essoufflée.

— La misérable! elle m'aurait tuée si vous n'aviez été là, jeta, éperdue de colère, Mme Darteuil.

Elle était en mauvais état. Les joues et les mains balafrées de sanguinolentes traînées, les cheveux crêpés, le corsage déchiré, suante, gémissante, souffrante, affolée de souffrance et de dépit.

Instinctivement elle avait quitté la chambre de la captive et se précipitant dans celle du domestique, elle plongeait maintenant son visage tuméfié dans une cuvette d'eau fraîche que, respectueusement et avec un empressement obséquieux, Léonard venait de lui verser.

Savitri tout troublé encore de l'hallucinante scène dont il venait d'être le témoin, était resté debout dans l'embrasure de la porte, suivant des yeux la victime ensanglantée de Myette.

Il sentit soudain qu'une main brûlante venait de se poser sur les siennes qu'il tenait, machinalement, serrées derrière son dos.

Surpris, il tourna légèrement la tête.

Myette quittant sa couche de chiffons s'était approchée de lui en rampant.

Et comme il tressaillait, elle se dressa sur ses genoux et humblement posa ses lèvres sur les mains de l'homme d'affaires.

Il eut vers la châtelaine un regard craintif. Celle-ci, tout occupée des soins que nécessitait son état, ne songeait pas à le surveiller.

Alors, doucement, sans presque changer d'attitude il força l'enfant à se mettre debout.

Obéissante, elle se dressa tout contre lui.

Il prit son menton, l'obligeant à lever la tête, pour mieux y plonger ses yeux au fond du tragique regard.

Il vit de grosses larmes couler silencieusement sur les joues d'ivoire et son cœur s'émut de ce muet désespoir après une si violente colère.

— Pauvre petite ! balbutia-t-il, si bas qu'elle seule l'entendit.

Mais ce mot de compassion la bouleversa toute.

Comprenait-elle qu'enfin le Ciel lui envoyait un ami, un défenseur peut-être ?

Ses mains se joignirent et se tendirent suppliantes vers lui.

— Pitié... sauvez-moi ! C'est horrible ! fit-elle dans un souffle.

Toute la détresse humaine passait dans ses yeux et l'homme en frissonna.

— Je m'occuperai de vous, promit-il spontanément. Je...

Mais elle lui fit signe de baisser la voix.

Et lui désignant du doigt la chambre voisine, elle le prévint :

— Se méfier !... Si elle soupçonnait votre pitié, vous seriez perdu !

Il faillit rire de la menace dont la fillette l'enveloppait.

— Qu'est-ce que Mme Darteuil pouvait contre lui !

Mais il y avait une telle crainte dans les yeux de l'enfant levés vers lui, qu'il refoula sa gaîté intempestive.

Au surplus, connaissait-il assez la vengeance de son ami pour pouvoir affirmer qu'il n'avait rien à craindre d'elle, s'il contrariait ses intérêts ?

Alors, inquiet malgré lui, il tourna la tête de nouveau, vers la châtelaine.

Elle avait, de son mieux, réparé le désordre de sa chevelure et maintenant elle poursuivait les mains, sa toilette terminée.

Sans bouger le corps, son bras alla par derrière, repousser la jeune fille. Il ne fallait pas que la femme les vît ensemble.

L'enfant bizarre glissa sur ses pieds nus et gagna à reculons son grabat sur lequel elle se jeta, pauvre loque effondrée qu'on eût cru incapable d'un effort.

Savitri avait perçu son éloignement. Quand il fut certain qu'aucun soupçon ne pouvait naître dans l'esprit de la châtelaine, il se retourna hardiment vers la petite démente.

Et tout haut :

— La voici calme, à présent. Quelle rage lui a donc pris de se jeter sur vous...

Mais la femme se garda bien de tenir voix même d'élever la voix.

(*A suivre.*)